

Cie Pasquier-Rossier/ Saison 2006-2007

On purge bébé !

Georges Feydeau

Mon Isménie !

Eugène Labiche

La Compagnie Pasquier-Rossier

La Compagnie Pasquier-Rossier est basée à Lausanne en Suisse depuis 1991. Geneviève Pasquier (formée à la section dramatique du Conservatoire de Lausanne) et Nicolas Rossier (formé à l'école du Théâtre National de Strasbourg) proposent une création théâtrale par année, pour laquelle ils sont tour à tour metteur en scène et comédien. Ils ont une prédilection pour les montages de textes non théâtraux à tendance absurde. Leur premier spectacle « *Le déjeuner sur l'arbre* » rassemblait des poèmes et textes courts de Henri Michaux, Elias Canetti et Pierre Bettencourt. « *L'eunuque de Zanzibar ou les prodiges de l'amour* » était un collage de saynètes et petits récits écrits par Pierre Cami pour la chronique humoristique d'un journal. Puis des textes puisés dans des ouvrages de morale catholique des années 50 ont constitué la matière du spectacle « *Conseils pratiques à l'usage des jeunes âmes timorées* ». Les poèmes, écrits philosophiques, petits récits et dialogues du russe Daniil Harms ont donné matière au « *Corbeau à quatre pattes* ». Et enfin, une collaboration avec la Collection de l'Art Brut de Lausanne a donné naissance à un spectacle intitulé « *A ma personnalité* », mettant en scène les écrits d'artistes bruts.

Des œuvres dramatiques ont toutefois jalonné le parcours de la compagnie : « *Dans le petit manoir* » de Witkiewicz, « *Ubu Roi* » d'Alfred Jarry, « *Les apparences sont trompeuses* » de Thomas Bernhard ou « *La Noce chez les petits bourgeois* ».

« *I Remember* » sera créé en février 2006. Ce spectacle sera construit sur les écrits originaux de Joe Brainard, en forme de petits souvenirs et drôles et émouvants.

Le choix des auteurs et des pièces

Parmi le foisonnement des auteurs dramatiques de la fin du 19^{ème} siècle, seuls Feydeau et Labiche sont encore édités et joués aujourd'hui. Si leurs pièces ont résisté au temps, c'est que leur facture est d'une incontestable habileté. Tous deux sont des commentateurs ironiques de leur époque et ont écrit pour la scène de façon ininterrompue durant toute leur vie. De plus, chacun possède à merveille les arcanes et les ressorts de la comédie dramatique. L'un et l'autre ont le goût du verbe pétillant et une insatiable propension à saisir les travers humains pour en sourire.

Il nous a semblé pertinent de réunir en une seule soirée deux de leurs meilleures pièces en un acte « **Mon Isménie** » de Labiche et « **On purge bébé** » de Feydeau. Bien qu'ayant été écrites à cinquante ans de distance et développant chacune des procédés littéraires sensiblement différents, ces deux pièces se marient à merveille par le regard aigu qu'elles portent sur l'homme et le rire libérateur qui en découle.

LES PIECES

«Mon Isménie» (1852) met en scène un père de 64 ans (Vancouver) fou amoureux de sa fille Isménie, inventant les stratagèmes les plus vils pour en éloigner les prétendants. Sa jalousie devient malade et elle aurait eu raison du célibat d'Isménie sans l'ingéniosité du dernier prétendu Dardenboeuf qui déjoue un à un tous les pièges tendus par Vancouver. Le promis est fortement appuyé par la tante Galathée, vieille fille richissime, qui prend les amoureux sous son aile et qui menace à tout moment Vancouver de lui couper les vivres. Complètement désespéré, le père doit s'avouer vaincu et céder sa fille au gendre abhorré.

«On purge Bébé» (1910) met en scène Follavoine, la quarantaine, père de famille inculte partagé entre son travail (il est porcelainier) et sa vie de famille (rapports difficiles avec sa femme, son fils Toto et sa bonne). Follavoine attend avec impatience Monsieur Chouilloux, président de la commission d'examen de l'armée française, qui envisage de doter chaque soldat d'un pot de chambre. Une énorme commande en perspective qui va être constamment contrecarrée, sabotée même, par les irruptions constantes de Julie Follavoine. Cette dernière ne va cesser de houspiller son mari pour qu'il se décide à administrer une purge à leur fils Toto (sept ans), atteint de constipation chronique. Quiproquos et malentendus s'enchaînent à un rythme fou, la commande est annulée, Follavoine et Chouilloux boivent eux-mêmes la purge tandis que restent en scène, maléfiques, Julie et Toto triomphants.

LES AUTEURS

Eugène Labiche naît en 1815 dans une famille bourgeoise aisée. Il fait ses humanités et acquiert une solide culture littéraire. Jeune, il voyage beaucoup et parcourt l'Europe du Sud en long et en large. Maniaque de l'ordre et de la symétrie, conformément au milieu dont il est issu, Labiche commence sa carrière littéraire en 1839 avec un roman malchanceux «La clef des champs». Il fréquente les cafés à la mode ainsi que les coulisses des théâtres et du journalisme. D'un naturel bon vivant, gros mangeur, il ironise à tout bout de champ. Dans le tout-Paris de l'époque, Labiche est apprécié et fait rire autour de lui. Tout naturellement, sa bonne humeur et ses aspirations littéraires font qu'on lui commande sa première pièce. Ses premiers succès le fixe dans un genre proche du vaudeville. Il se marie en 1842. On essaie de le faire renoncer à sa carrière de dramaturge mais en vain. En quarante ans, il écrit plus de 160 pièces, le plus souvent en collaboration. Labiche se tient à l'écart de toutes les révolutions qui couvent à l'époque, qu'elles soient littéraires, politiques ou artistiques. Le théâtre qu'il veut écrire est celui qui attire les bourgeois pour les faire rire. Il achète une propriété en Sologne et réserve une part de plus en plus grande au plaisir de l'amitié et de la famille. Il vit bien de son art et atteint en 1860 une telle notoriété que même la Comédie française lui commande une pièce «Moi». Dès lors, il va de succès en succès jusqu'à son élection à l'Académie Française en 1880, qu'il considérera néanmoins avec beaucoup d'humour et d'ironie. De moins en moins parisien, malade, il meurt en 1888.

Georges Feydeau naît le 8 décembre 1862 à Paris d'un père romancier, Ernest Feydeau, ami de grands écrivains comme Gautier, Flaubert, Les Goncourt. Baigné de littérature dès son plus jeune âge, Feydeau est subjugué à sept ans par une représentation théâtrale et depuis, le théâtre ne va plus le quitter. Il écrit dès le lendemain sa première pièce et publie rapidement des monologues comiques. Son succès l'incite définitivement à délaisser les études, si bien qu'il n'obtiendra jamais son baccalauréat. A 20 ans il obtient son premier succès d'auteur avec une pièce en un acte « Par la fenêtre ». Malgré cela, les six ans qui suivent vont d'échec en échec.

Il épouse en 1889 une femme particulièrement dépensière et irritable ce qui fait que, très vite, Feydeau va se trouver confronté à de gros problèmes d'argent, attisé en plus par sa passion du jeu. Heureusement pour lui, le succès revient en force et Feydeau s'affirme alors comme un maître de la situation cocasse et du dialogue comique. Dès lors, on le surnomme le maître du vaudeville.

Il termine sa vie misérablement le 5 juin 1921 à l'âge de 58 ans, anéanti par son divorce et par une syphilis nerveuse.

Les thèmes traités et actualité

Les deux pièces se situent dans le cadre familial . Les deux pères de famille, Vancouver et Follavoine, sont entraînés par des courants irrésistibles qui les font se débattre avec des difficultés insurmontables. L'un est étouffé par sa jalousie vis-à-vis de sa fille qu'il ne peut imaginer loin de lui et amoureuse d'un autre homme et l'autre se voit incapable de concilier harmonieusement sa vie professionnelle et sa vie de famille. Le cadre familial, dans un cas comme dans l'autre, est décrit comme un marais où l'on s'enlise sans espoir de fuite, du point de vue des deux pères de famille bien entendu. A la fin des pièces, Vancouver se dit « ruiné, anéanti et démoli » tandis que Follavoine, ayant raté la fortune, hurle « j'aime mieux quitter la maison. Je m'en fous! ». Il n'y a pas de morale, pas d'espoir, juste le néant. Ces pièces, avec leur mécanique admirable, sont plus vivantes que jamais, parce qu'elles disent le vrai sans dire si le *vrai* est le *bien*. La peinture est impitoyable mais le peintre ne juge pas. Les thèmes soulevés par Labiche et Feydeau sont sérieux et profonds mais échappent à la tristesse par la causticité et l'ironie mordante de leurs auteurs, pour aboutir finalement à un grand rire libérateur.

Modernité du rire

André Steiger disait récemment à la radio que pour faire preuve d'avant-garde aujourd'hui au théâtre il faudrait monter à nouveau un vaudeville. Plus largement, nous pensons qu'aujourd'hui il est tout à fait possible de faire preuve de modernité et de s'inscrire dans le monde contemporain par un spectacle comique. Bien entendu, il faut s'entendre sur la nature du rire en question. S'il est trivial, grivois et stupidement provocateur nous ne sommes que dans un théâtre de l'agrément et de boulevard. Mais s'il est malin, résolument observateur et qu'il touche juste, le message et les idées à faire passer atteindront certainement plus vite l'esprit des spectateurs. Qu'on ne s'y trompe pas, l'apparente légèreté d'un Labiche ou d'un Feydeau ont inspiré ces dernières années des metteurs en scène tels que Chéreau, Vincent, Grüber, Lavaudant, Lagarce, Lassalle. Eux comme nous ont été attirés par ce regard tendre et lucide sur les travers de l'homme et de son temps.

A l'heure où l'on assiste au retour de la violence en scène pour soi-disant la dénoncer, nous pensons qu'au contraire le rire, comme celui de l'homme, est le propre du théâtre.

« Je n'ai jamais pu prendre l'homme au sérieux » disait Labiche. Ca tombe bien, nous non plus !

La mécanique

Labiche affirmait « Une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle ralentit, le public baille ; si elle s'arrête, il siffle. »

Labiche tout comme Feydeau sont des êtres de rigueur qui construisent leurs pièces avec minutie. Toutes les entrées et sorties sont rythmées chez Labiche et les indications de mise en scène sont d'une exactitude impressionnante chez Feydeau. Cette précision est la condition de la réussite de leur pièce. « Mon Isménie » et « On purge bébé » sont construites comme une machine dont le mouvement perpétuel est relancé par les entrées et sorties. Les personnages sont entraînés par ce mouvement et, à leur tour, dépensent une énergie farouche pour se défendre face au monde. Ils passent continuellement de la crainte au soulagement et vice versa. Ils sont saisis de fébrilité et vivent dans une urgence qui leur interdit, tout comme au spectateur, toute réflexion. La mécanique inhérente aux deux pièces et sa précision maniaque font partie intégrante de notre dramaturgie et de notre mise en scène.

Le jeu

Le jeu des acteurs est extrêmement précis, sans jamais s'appesantir sur le comique de leur situation. Bien entendu, comme à chaque fois que l'on s'attaque au comique, le personnage n'a aucune conscience de sa drôlerie et de la situation qu'il affronte. Au contraire, pour lui, les enjeux sont résolument dramatiques et il n'a aucun recul par rapport à ce qu'il est en train de vivre. L'effet distancé est plutôt indiqué par une gestuelle parfois décalée, par l'absurdité de la situation donnée (un pot de chambre à la main) et par le traitement de l'espace.

En conclusion, nous citerons cette phrase de Bernard Dort à propos de Labiche (et qui pourrait tout aussi bien s'appliquer à Feydeau) :

« Pour jouer Labiche, il faut unir le sérieux et le dérisoire, la méchanceté et la commisération, la dissection et la tendresse... Il n'y a guère de garde-fou : tout voyage labichien est un voyage au bout du vide. Dans une société trop pleine.»